

BERNARD JANNIN

ÇA SENT LE TABAC



Extrait de la publication

ÇA SENT LE TABAC

« Collection Détoirs »

BERNARD JANNIN

Ça sent le tabac

ROMAN

CHAMP VALLON

DU MÊME AUTEUR

Une vraie boucherie, *Champ Vallon, 2008.*

© 2010, Champ Vallon, 01420 Seyssel.
ISBN 978-2-87673-534-7
www.champ-vallon.com

Pour Josué ; aux flammes, à la fumée, aux cendres de sa jeunesse, que j'ai tant aimé partager.

En souvenir de Roger Stéphane et de Jean-Jacques Brochier, camarades qui ne manquaient ni d'esprit, ni de toupet, ni de tabac.

« En fumant, vous abrégez votre vie, me dit-on. Je fume depuis l'âge de dix-huit ans, j'en ai soixante-cinq, si je n'avais pas fumé, j'en aurais soixante-dix. Je serais bien avancé ! »

Alexandre Dumas père

1

Il avait beaucoup consumé de tabac pendant une longue partie de sa vie, sans pour autant souhaiter jamais qu'on incinérât sa dépouille après sa mort. Il estimait qu'il aurait produit auparavant suffisamment de cendre et de fumée comme cela. À défaut de parvenir à le faire dessus, c'était au milieu d'un nuage qu'il se déplaçait dans l'existence ; respirant tantôt les hauts plateaux, tantôt les fonds de cendriers. La nébulosité odorante pouvait incommoder l'entourage, imprégner les lieux où il passait, colorer ceux dans lesquels il vivait des années de suite. Naguère, bizarrement, fumer enfumait moins, mais fumer enfume, il le savait. Au fur et à mesure que le temps et ses défilés de modes ou de toquades à ce propos passaient sur lui, il souffrait doublement, contradictoirement,

de son tabagisme : à cause des autres, pour les autres.

Comme la nuit en fait office chez nombre de ses congénères, son cirrostratus lui servait d'écran, de filtre, de voile ou de rideau, qui sait de fossé, devant la vie et le monde. Leurs figures imposées et démarches conventionnelles, pour lesquelles il était congénitalement peu fait et n'avait pas été formé, ni seulement nourri d'exemples familiaux. Selon lui, fumer : n'était-ce pas se mettre à l'écart, se dérober devant les-dites réalités et responsabilités de l'existence ? Une manière de s'évaporer devant d'autres fumées infectes qui auraient depuis longtemps pénétré son intérieur ? D'échapper à quelque étreinte peut-être bien dououreuse, et à tout le reste ? Non sans risques, affirmaient désormais les étiquettes figurant tels des faire-part sur les emballages à tabac ! Il se posait continuellement ces questions, pour ainsi dire quotidiennement. Ne devait-on, ne pouvait-il, prendre cela, déjà, comme un bon signe ? Ce n'était pas à lui de répondre.

Tantôt blanc, tantôt gris, tantôt bleu, son petit nuage pouvait renseigner sur son humeur de l'instant, sa condition morale du moment ; pourquoi pas son activité ou son travail, ses sentiments, ses pensées. Le faire paraître figé dans la posture d'un « commendatore », « commodore » ou commandeur nimbé – arrogant, concluait hâtivement qui bornait l'analyse à la taille du pétun consumé pourtant sans ostentation –, inhalant, exhalant successivement en permanence : substance prodigieuse ou pestilentielle, fumée sibylline ou nauséeuse, selon point de vue des voisins *de proximité*... Quant à de présumés symbole phallique, manifestation d'égocentrisme, autoritarisme, que pouvait figurer à sa main ou sa bouche le moindre stick, il ne se sentait pas concerné. Juste un peu beaucoup de névrose du temps des cigarettes.

Il avait démarré à coups de « P. 4 » – les *Parisiennes*, vendues par quadrigé dans un étui de papier à peine fort – en garnement au coin de la rue, comme tout le monde, ou presque. Une douzaine d'années de cigarettes exclusivement et il était passé au

cigare en soirée, au havane. Une fois *monté* aux « puros », leur achat avait été l’enjeu permanent d’un budget, d’une comptabilité, secrets et précis dont il culpabilisait ponctuellement. Eu égard aux dépenses, simplement, ou aux sacrifices, voire aux risques que cela imposait selon ses périodes d’abondance ou de faillite personnelles. Il pouvait investir 150 000 pesetas en tel « estanco » ibérique, laisser ses 200 guinées à Londres chez Dunhill, 1 000 francs suisses aux spécialistes genevois, X francs puis euros à tels civette ou débitant métropolitains, comme se contenter de pièces dures comme du bois, puant le croquemonsieur et le vin de comptoir, achetées à l’unité au bistrot tabac du coin. Il n’en culpabilisait pas moins de ce que fumer régulièrement ce qu’il appréciait pût autant le tranquilliser. Mais, après qu’il avait lâché la cigarette, pas un jour il ne dérogeait à *son* puis *ses* havanes quotidiens aussi rassurants que savoureux.

Il arrivait qu’il s’interrogeât au spectacle des volutes expirées, pas seulement parce qu’elles étaient siennes. Les interprétabat, non

en tant que présages qu'elles auraient reçus, mais comme des figures mythiques, voire mystiques, de conjugaisons de matière, de conscience, d'espace et de temps. Pourquoi pas pour des apparitions évanescentes, de forme, de couleur, de densité, à la fois visibles et changeantes – indescriptibles, par le fait –, de Dieu lui-même ? Les religions ne s'y étant d'ailleurs pas trompées : feu du ciel, buisson ardent et autre nuée, anagogiques. Et les sociétés, du reste, à pratiquer le tabac pour mille autres raisons ; Freud lui-même. Voici ce qui le ravissait en y songeant à l'occasion : qu'il pût y avoir quelque chose de singulièrement divin, ou bien un aperçu d'éternité – pour le moins une vision en raccourci du paradoxe ou du mystère émanants du sort éphémère de ce qui est et se métamorphose continûment au sein d'un univers invariable – dans la consommation de l'herbe à Nicot, dans sa consommation. Quand beaucoup se contentent de : « Je jouis donc j'existe ! », il éprouvait plus fort encore en fumant certaines fois. « Je pars en fumée, en cendres, je n'existe plus » ; ou plutôt : « Ne suis-je en train de ne

pas exister, par l'effet même de mon souffle subsistant ? froufff... » Contrairement à ce que l'on aurait pu déduire trop vite d'un tel égoïsme d'apparence égaré sur son propre circuit de brume, et qui semblait tout masquer : la distance – pas la hauteur – que bien fumer le tabac sous toutes les formes établissait entre lui et les êtres ou les choses, il l'estimait pour un recul utile. Qui restituait le réel autrement, en donnait une conscience différente, apaisée parfois, et pourquoi pas meilleure.

À l'inverse de ceux qu'il repérait à fumer sans savoir, sans connaître, pire, sans penser ; exhibaient de gros modules en plein vent ou aux méchants courants d'air, par exemple sur les champs de courses et autres lieux demi-mondains : lui était un fumeur de fond. Au sens du mineur autant qu'à celui du coureur. Il avait l'intime conviction de la suprématie du tabac sur les autres petits paradis. Que fumer ne fait jamais perdre directement conscience – sinon aux plus accrochés, ou soumis à différentes addictions, oubliant qu'ils sont précisément en train de bombarder –, mais en attelle une

seconde à l'autre, parfaitement éveillée. Cependant, s'exprimer, écrire, simplement glosser en compagnie sur le sujet lui semblait totalement inutile, ou saugrenu : vain. Il s'en tenait donc à la contemplation de ses quelques cigares bien alignés, comme les troncs dressés d'un fortin où se réfugier, des cartouches prêtes à le défendre. À leur dégustation suprêmement silencieuse, quasi spirituelle. Qui relâchait ou bien tendait sa contention, favorisait l'oubli, procurait l'évasion. Convoquait chez lui le rêve, l'illusion ou l'espoir de vies recommencées. Éclairait ou égarait alternativement son existence telles des inflexions du destin.